

The background of the book cover is a complex, abstract pattern of horizontal, wavy bands in red, yellow, and dark grey/black. A white inverted triangle is centered on the cover, containing the author's name, the title, and the publisher's logo.

LEE SEUNG-U

*Ici comme
ailleurs*

Ź

« Avec *Ici comme ailleurs*, Lee Seung-U offre une même entrée, sombre, géniale et inquiétante, dans le monde de l'absurde. » *PAGE des libraires*

« Ce roman d'initiation à des accents kafkaïens. » Christelle Lefebvre, *Nice Matin*

« Un roman métaphysique où l'homme est pris dans une spirale infernale d'évènements. » *Courrier International*

Le Canard enchaîné

Journal satirique paraissant le mercredi

Mercredi 4 juillet 2012

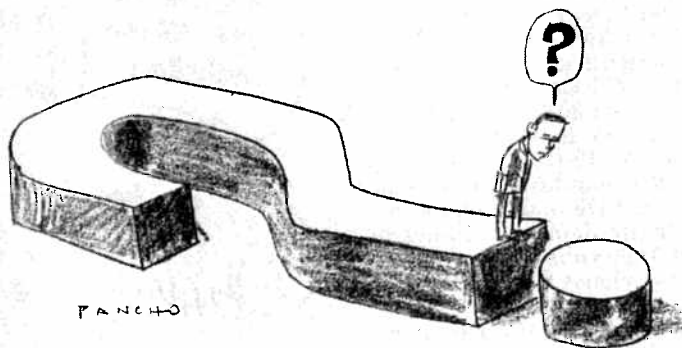
Lettres ou pas Lettres

Tribulations d'un Coréen en Corée

Dans *"Ici comme ailleurs"* (Zulma), le romancier Lee Seung-U raconte un héros rongé par le doute, au sens philosophique.

YU est-il heureux de son sort ? Employé à Séoul, se satisfait-il d'être muté dans la ville lointaine de Sori ? Jouit-il, au fond, de plus de liberté que les autos tamponneuses, mues par de puissants électroaimants sous la piste ? Yu est un type qui doute sans cesse : de lui, du sens des événements, du jugement des autres, et cela lui donne l'âme philosophique. « *Quand, deux ans plus tôt, faisant fi de ses objections, sa femme s'était rendue à Sancheon, Yu n'avait pu s'empêcher de la comparer à l'Uebermensch de Friedrich Nietzsche (...). Zarathoustra ne disait-il pas que "l'homme doit être dépassé" ?* »

Yu est le genre de type hésitant, précautionneux, qui se perd en conjectures, interprète le moindre détail qui lui semble hostile, et se console de ses minuscules défaites par des raisonnements compliqués. Dans ce roman qui restitue au plus près le sentiment d'étrangeté au monde, le romancier Lee Seung-U, né en 1959 et auteur de « *La vie rêvée des plantes* » (traduit en France en 2006), raconte de façon drolatique un héros reconnaissable pour le lecteur européen, dans ses hontes, ses malaises, son sentiment d'être en trop.



C'est une sorte de Roquentin coréen. Tel le héros de « *La nausée* » de Sartre, qui analyse sa présence au monde en contemplant une racine de marronnier ou en écoutant un disque de jazz, Yu analyse les limites de sa perception en contemplant le mont Sosanbong, qui semble s'illuminer la nuit, et la finitude de son désir devant une fille malingre qui lui est envoyée d'autorité dans sa chambre d'hôtel. Méditant sur son arrivée dans ce trou perdu, où un vieillard surnommé « Noé le Fou » attend le déluge dans une grotte en montagne, il analyse le monde comme la somme de tout ce qui le précède. Personnage universel et réceptacle philosophique, Yu a aussi en lui une part de Joseph K., le héros de Kafka, poussé à toujours plus d'in-

terprétation par une réalité toujours plus énigmatique. Yu doit ainsi enquêter pour retrouver la succursale locale du Gangsan Complex Resort qui l'emploie, et pister le collègue qu'il doit remplacer, en butte à des locaux impudents et à des tenancières grimaçantes : « *Elle le toise de son regard farouche. Il a l'impression d'avoir fait une grosse bêtise et se demande s'il ne vaut pas mieux lâcher la porte et s'esquiver. Mais, s'il part sans rien dire, elle risque bien de se montrer plus redoutable encore. De sorte qu'il n'ose bouger.* »

Nulle échappatoire : il est condamné à perdre sans cesse la face et à se perdre toujours davantage. Délesté de son portefeuille, et donc de sa raison sociale comme de tout moyen de paiement, il redoute de

perdre son identité : « *Il réalise avec stupeur que, bien qu'il sache parfaitement qui il est, il ne peut partager cette évidence.* » Comme dans un mauvais rêve, il se retrouve spectateur de lui-même avant d'être acteur.

Au bar Le Royaume, dans la chambre d'une serveuse où il se réveille deux nuits après une bastonnade, Yu tombe sur un exemplaire de « *L'exil et le royaume* », le dernier livre publié du vivant d'Albert Camus, et réfléchit au sens du mot « exil » selon le caractère chinois choisi pour traduire le titre. Et il lit cette phrase de l'auteur de « *L'étranger* » : « *Ce monde où nous vivons, c'est partout une terre d'exil et un désert.* » Telle semble la leçon de ce roman plus souriant qu'amer, aux rebondissements incongrus : nous sommes tous des étrangers, luttant pour passer inaperçus en ce drôle de monde... « *Dans la vie, on se retrouve souvent dans une situation bien pire que ce qu'on imaginait.* » Conclusion : « *Quelle importance que je sois là ou ailleurs ?* »

« *Ici comme ailleurs* », restent l'arme de l'humour et le pouvoir de la littérature comme ultime lucidité.

David Fontaine

● 308 p., 21 €.

Courrier international

Du 25 au 31 octobre 2012

Prix "Courrier International"

Les dix livres finalistes

Courrier international décernera son prix du meilleur livre étranger le 29 novembre. Le jury a retenu les dix romans et récits suivants.



Ici comme ailleurs,

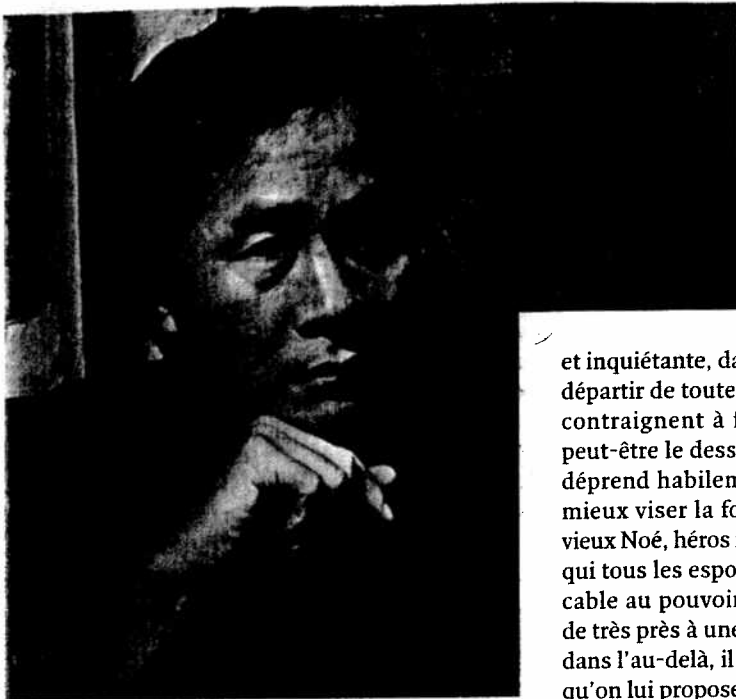
Lee Seug-u

(Corée du Sud), Zulma

Yu est muté à Sori, ancienne ville de bannissement, dans l'ouest de la Corée, tandis que son épouse préfère partir

au chevet de son ex-amant. A son arrivée, il ne trouve ni bureau ni collègue : juste l'hostilité d'un lieu et de ses habitants. Ambiance kafkaïenne de ce roman métaphysique où l'homme est pris dans une spirale infernale d'événements.

SO SORI



SORI. Prononcé avec un lointain accent anglais, on jurerait que ce nom est celui de la désolation. Un « sorry », pour indiquer une destination d'exil, une petite ville au milieu de nulle part, qui se perd dans une région reculée de la Corée du Sud, et vers laquelle Yu est poussé sans ménagement. « *Quiconque serait parachuté dans cette ville ne pourrait en ressortir par ses propres moyens.* » Est-ce alors une forme d'excuse faite à l'homme ?

Employé du Gangsan Complex Resort, Yu sait que sa mutation correspond à une mise au placard. Quand bien même... À Sori, lui, l'étranger, seul, loin de Séoul, de son impossible femme et de sa mère, poète aux rêves prémonitoires, est au bord de l'enlèvement. Le pays est austère et bientôt le sol - entendez la terre ferme, la raison - se dérobe sous ses pieds. L'atmosphère est déroutante, menaçante. Les scènes sont kafkaïennes. Et pour cause. Lee Seung-U, inspiré dans son œuvre par Dostoïevski, Hesse, Gide ou Camus, est également un admirateur fervent de l'auteur du *Procès* et du *Château*. Avec *Ici comme ailleurs*, Lee Seung-U offre une même entrée, sombre, géniale

LEE SEUNG-U

Dans son dernier roman paru aux éditions Zulma, le Coréen LEE SEUNG-U, auteur de *La Vie rêvée des plantes*, quitte le monde végétal pour puiser dans la richesse d'un monde minéral. *Ici comme ailleurs* est l'allégorie de l'oppression. Un éveil à la lumière, paradoxal et déroutant.

Par CAROLINE CLÉMENT, Librairie Coiffard, Nantes

et inquiétante, dans le monde de l'absurde. Nous départir de toute rationalité, comme ce que nous contraignent à faire les romans de Kafka, est peut-être le dessein de l'auteur coréen, qui nous déprend habilement de notre sens du réel pour mieux viser la folie humaine et ses parades. Le vieux Noé, héros mystique du roman, est celui vers qui tous les espoirs convergent. Résistant implacable au pouvoir mortifère de ce qui ressemble de très près à une dictature, rivé à l'appel de la vie dans l'au-delà, il répond par l'absurde à l'absurde qu'on lui propose. Il extrait sa liberté dans le nonsens de l'existence. « *Les gens de là-bas, loin de Sori, ne peuvent comprendre ce qui se passe ici. Quand l'écart est trop grand, on ne peut s'intéresser aux autres. Ce qui est différent inspire la peur.* »

Ici comme ailleurs est-il le roman allégorique de l'oppression politique ? Est-il la critique enrobée des mécanismes de l'aliénation ? Existentiel, le texte est à la fois philosophique, spirituel et métaphysique. Lee Seung-U, fidèle à ses thèmes et dans la droite ligne de ses recherches de jeunesse en théologie, explore la question du refuge, de la lumière et de l'obscur, du repos éternel, de la frontière et des passerelles entre la vie et la mort, entre la raison et la folie. On y lit *Le Mythe de la caverne* de Platon à l'envers, saisissant la vérité au fond d'une grotte plutôt qu'à sa sortie. Ou comment, d'un égarement annoncé, d'une punition programmée, Yu fait de l'« ailleurs » le lieu d'une renaissance, le lit d'une éclosion de la vie. Un roman remarquable construit sur des symboles où le rêve, cher à l'auteur, nourrit le regard porté sur la réalité. Un roman dans lequel le lecteur n'a qu'une chose à faire : délier son esprit et accepter de s'engouffrer. ●



Lee Seung-U
Ici comme ailleurs
Traduit du coréen par Choi
Mikyung et Jean-Noël Juttet
ZULMA, 352 p., 22 €

LU ET CONSEILLÉ PAR

A. Paschal
Lib. Prado Paradis, Marseille
S. Maliver-Perrin
Lib. Sauramps, Montpellier
L. Pommereul
Lib. Doucet, Le Mans

ROMAN ÉTRANGER

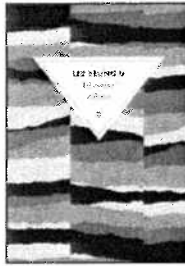
« Ici comme ailleurs », le monde tourmenté de Lee Seung-U

À mon pire ennemi, je ne conseillerais pas d'aller à Sori. Yu, le narrateur d'*Ici comme ailleurs* y a accepté une mutation et ce qu'il y vit est effrayant. Quelle terre hostile. Quand il arrive dans cette province de l'ouest coréen, Yu n'est attendu par personne, son bureau est introuvable et les autochtones lui rient ouvertement au nez. La nuit qui suit, il se fait dépouiller de son portefeuille par une prostituée, tombe en panne d'essence et se fait tabasser. Tout va bien. L'auteur coréen Lee Seung-U (*La vie rêvée des plantes*) a fait de « l'intranquillité » sa voie et dans ce nouvel opus, ça se comprend tout de suite. Pour Yu, il y avait eu des signes avant-coureurs : sa femme n'avait pas voulu le suivre, sa mère avait fait un cauchemar prémonitoire. Malgré tout, il persiste dans son choix. Plus les heures passent à Sori, plus la spirale l'entraîne vers le

noir. Yu s'enfoncé. Dans la montagne vit pourtant un étrange homme que l'on surnomme Noé. Son salut viendra-t-il de lui ? Ce roman d'initiation a des accents kafkaïens. Je ne conseillerais pas d'aller à Sori, mais j'encourage à lire Lee Seung-U. Rien que pour l'intelligence de l'écriture et le chemin emprunté.

CHRISTELLE LEFEBVRE
defebvre@nicematin.fr

Ici comme ailleurs, Lee Seung-U (traduction Jean-Noël Juttet), Zulma, 352 p., 21 €.



ROMAN FRANÇAIS

Ça ne s'attrape pas, ça arrive, et ça repart

Un matin, Simon retrouve son père recroquevillé dans le lave-vaisselle. Que peut-il bien lui être passé par la tête pour se coucher dans un espace aussi incongru ? Bienvenu *Au Pays des kangourous*, le dernier roman de Gilles Paris. Il n'y est ni question de folie ni d'un monde à la Boris Vian. Il nous raconte juste la dépression d'un homme vue par son enfant. Le thème en lui-même n'est pas très engageant, et pourtant, le livre nous emporte loin, mais alors très loin du pathos. Le regard porté sur « cette maladie qui ne s'attrape pas » est d'une finesse qui sent le vécu. Des antidépresseurs à l'hospitalisation, de la maison de repos au retour à la vie, le parcours dépeint est celui des personnes à qui « ça arrive », qu'elles craquent après un accident de la vie ou un grand ras-le-bol de tout. Ce qui émeut vraiment,

c'est que le thème soit abordé au travers d'un enfant de neuf ans confronté à la plongée en eaux profondes d'un de ses deux piliers parentaux. L'impuissance des proches, le ressenti au-delà du jugement social, la vie qui doit s'organiser malgré tout... On se serait bien passé de la fin à l'américaine mais après tout, elle permet de refermer le livre sur un large sourire. À prendre comme un bonbon à la menthe. Ça fait digérer.

C. L.

Au Pays des kangourous, Gilles Paris, Don Quichotte, 252 p., 18 €.

